

Les retrouvailles de la France et du Canada en 1855

Maurice Carrier
Monique Vachon

Le chansonnier est le gardien des frissons
Julos Beaucarne

*Je me mêle de politique parce que
la politique se mêle de moi*
Gilles Vigneault

« Serons-nous toujours en tristesse ? Aurons-nous jamais la liberté ? », chante-t-on en 1763 alors que le Canada vient d'être cédé par le traité de Paris. La France, néanmoins, demeure présente aux Canadiens. Présente pour la honnir quand elle devient révolutionnaire et régicide. En fait, les 60 000 Canadiens laissés pour compte dans la vallée du Saint-Laurent demeurent des sujets d'une Majesté. Ils sont gens d'Ancien Régime. Aussi, l'Angleterre n'aura-t-elle point de difficulté à les convaincre, par une « information officielle », des dangers qu'implique la Révolution, surtout quand elle devient « régicide ». À preuve, cette chanson, en date du 3 mars 1796, intitulée *Au peuple français* :

Pauvre peuple que ton sort est affreux
Ne ressens-tu pas ta misère
Tyrannisé je te vois malheureux
Depuis que tu n'a plus de père¹

Les sujets francophones de Sa Majesté britannique, c'est-à-dire les Canadiens, vont aussi, sous l'effet de la même « information », tenir Bonaparte dans la même abomination. Pour les Canadiens, il n'est que Corsicain :

Que Buonaparte peu sage
En Égypte soit allé
Que sans son hôte il ait compté
Enfin qu'il ait fait naufrage
Eh qu'est-ce qu'ça m'fait à moi ?
Je ne suis pas du voyage
Eh qu'est-ce qu'ça m'fait à moi ?
Quand je chante et quand je bois
Que ce conquérant d'Italie
À son tour se trouve conquis
Que comme un sot il soit pris
Puis esclave en Arabie

¹ Maurice Carrier et Monique Vachon (1977), *Chansons politiques du Québec 1765-1833*, tome 1 (Montréal : Leméac), p. 57.

LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N^o 6, p. 14-21.

Eh qu'est-ce qu'ça m'fait à moi ?
Je ris de sa folie !²

Passée l'heure des inimitiés entre l'Angleterre et la France, quand Napoléon n'est plus que le prisonnier d'Albion, la France redevient présente aux Canadiens. Mais cette fois, pour en être l'inspiration. N'en donnons qu'un exemple. Quand, à compter de 1828, les Canadiens — il faut entendre par là les descendants des Canadiens de souche française de 1763 — sont en conflit avec l'oligarchie omniprésente des officiers de la couronne britannique, ils se nourrissent des chansons de Béranger. Ainsi, chante-t-on chez nous *Le Quatorze juillet 1829, Le Vieux sergent*³.

Le Grand Béranger, ému par la sympathie exprimée de certains Canadiens à la cause de la Révolution de 1830, adresse ce mot à un nommé Perrotin, ami du Canadien Ludger Duvernay, propriétaire du journal *La Minerve*, de Montréal :

Je n'ai pas encore fait ma réponse
Aux Canadiens, réponse que
Je voudrais faire en chanson
Si cela m'étais possible

Par ailleurs, c'est en chanson que François-Xavier Garneau, qui n'a que 22 ans, écrit la première page de son *Histoire du Canada : Le Canadien en France*⁴.

Quand, exacerbée par la politique assimilatrice des Britanniques du Canada, l'opinion publique emboîtera le pas à la mobilisation des députés patriotes et secouera le joug, en 1837 et 1838, ce sera en pensant à la France, la Mère-Patrie, sa vraie mère-patrie : *Notre avenir*⁵.

Après la cruelle expérience de la Rébellion, après les plus cruelles représailles des autorités britanniques locales, après... c'est le couperet de la Constitution de 1841 qui brise les liens des Canadiens francophones. Au point que trop occupés à guérir les plaies laissées par ces douloureuses expériences, les Canadiens en oublient... la France. Du moins dans la chanson. Il faut attendre 1855 avant que France et Espérance ne viennent, comme drapeaux au vent, claquer à la fin des vers des chansons. Arrêtons-nous à ce moment, à cette page de l'album de famille.

La défense de leurs intérêts économiques menacés par la Russie en Crimée jette en 1854, dans les bras l'une de l'autre, la France et l'Angleterre. Ces retrouvailles valent aux Canadiens français, qui n'ont pas trahi leur origine, la visite d'une délégation française chargée de leur faire oublier qu'en 1763 la France s'est retirée de la vallée du Saint-Laurent et a confié à une autre mère-patrie le soin de veiller sur son rejeton. La « mission » française doit d'abord se livrer à une enquête « en vue d'une description du commerce, des voies de communication, de l'agriculture, de l'industrie au Canada », en vue aussi d'« un exposé de sa situation politique, économique, morale, religieuse », et même « de son état militaire ». Pour Louis-Napoléon, il

² Carrier et Vachon, tome 1, p. 85.

³ Carrier et Vachon (1977), tome 1, p. 236 et p. 239.

⁴ Carrier et Vachon (1977), tome 1, p. 323.

⁵ Maurice Carrier et Monique Vachon (1979), *Chansons politiques du Québec 1834-1858*, tome 2 (Montréal : Leméac), p. 108.

LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N^o 6, p. 14-21.

importe aussi de « rétablir notre influence dans la colonie si pleine encore de sympathies pour la France », de « ménager les susceptibilités anglaises », surtout d'« étendre nos traités de commerce »⁶.

Revivons ces instants où la France revient sur nos bords, en nous mettant d'abord à l'écoute d'un témoin :

Attendu et désirée avec une sorte d'impatience dès le premier jour que fut annoncée au public son arrivée prochaine, la corvette *La Capricieuse*, montée de 240 hommes d'équipage, sous le commandement en chef de M. V. Belvèze le 15 juillet 1855 dans ce port de Québec vendredi soir, sur les sept heures, à la remorque du vapeur *Advance* préalablement expédié à sa rencontre.

Une salve de 21 coups de canon tirée de la corvette lui fut aussitôt rendue par celui de la citadelle. À la nouvelle de son arrivée qu'annonçait à la population entière le bruit de la détonation, la Plate-forme se couvrit de spectateurs dont on vit en quelques moments des masses compactes encombrer, outre cette promenade, les quais et tous les points environnants qui ont vue sur le fleuve. Des hurras bruyants sortirent en même temps de toutes les bouches en signe de félicitations et d'accueil pour les nouveaux hôtes dont ils annonçaient la bienvenue.

La corvette reçut à bord le soir même, à part son Honneur le maire de Québec, quelques personnes désireuses d'accomplir à cette occasion un acte de civilité.

Le lendemain matin, samedi, eut lieu vers les onze heures et demie, sur le quai de la Reine, la réception officielle de M. de Belvèze. Le maire, accompagné du vice-consul français à Québec, M. Ryan, et d'un nombre très considérable de citoyens, lui présenta l'adresse qui suit :

M. de Belvèze

Commandant de la Division navale de France sur la Station de Terre-Neuve.

Monsieur le commandant,

C'est pour les habitants de Québec un jour bien mémorable que celui où il leur est donné de souhaiter la bienvenue au glorieux drapeau de la France, l'alliée de notre gracieuse souveraine.

Si les événements qu'il était au-dessus de la puissance humaine de maîtriser, ont tenu si longtemps les deux premières puissances d'Europe dans une attitude jalouse ou hostile, remercions la providence qui les unit ensemble aujourd'hui afin de protéger le faible contre le fort, et de permettre aux lumières de pénétrer sur tous les rivages et chez tous les peuples.

Pour notre part, Monsieur le commandant, nous espérons que votre arrivée parmi nous va marquer le commencement d'une nouvelle ère de prospérité pour les deux

⁶ Mason Wade (1963), *Les Canadiens français, de 1760 à nos jours*, tome 1 (Ottawa : Cercle du livre de France), p. 330.

LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N^o 6, p. 14-21.

pays, et que les rapports commerciaux et les relations sociales qui vont s'ensuivre cimenteront chaque jour davantage l'alliance intime de l'Angleterre et de la France.

Dans cette vive espérance, Monsieur le commandant, veuillez agréer nos félicitations les plus sincères et croire que c'est pour nous l'occasion d'une grande joie de vous voir sur un rivage où vos frères et les nôtres ont élevé autrefois la première tente de la civilisation⁷.

Pendant un long mois les verres se levèrent, d'un bout à l'autre du Canada français, au passage des marins français, saluant, comme le fait Guillaume Barthe dans un livre publié à ce moment, *Le Canada reconquis par la France*⁸. La société québécoise et le monde officiel se disputent Monsieur de Belvèze, les bourgeois fêtent les officiers, le peuple festoie avec les marins. On entend : « Voilà nos gens revenus. » De Belvèze, pour sa part, écrit à un ami :

Figurez-vous le pavillon de la France reparaissant après cent ans d'absence dans notre ancienne colonie et y retrouvant endormi au fonds des cœurs le souvenir et l'amour de la vieille mère-patrie, et l'explosion de ce sentiment éclatant partout, même parmi les populations anglaises, lesquelles, grâce à l'alliance, ont dû célébrer elles aussi, par de frénétiques hourras, l'arrivée du représentant du puissant allié de leur gracieuse souveraine⁹.

Le 18 juillet a lieu la pose de la première pierre du monument élevé aux braves Français et Anglais de la bataille des Plaines d'Abraham, à Québec.

Près Québec, jadis avec gloire
Moururent de vaillants guerriers
Rendons hommage à leur mémoire
Canadiens ! Nous leurs héritiers
Dans cette tombe où tout s'efface
Sans choix du nom ni de la race
Qu'ils entendent nos longs bravos
À travers le temps et l'espace !
Puissent de nos voix les échos
Atteindre leur champ de repos¹⁰

De Belvèze raconte :

Je suis allé de Québec jusqu'aux chutes du Niagara, en suivant toujours les voies de navigation. J'en suis revenu par le fleuve en descendant les rapides, merveilleux spectacle dont on n'aura jamais l'idée en Europe. J'ai même descendu un des grands rapides du Saint-Maurice dans un canot d'écorce comme un Iroquois¹¹.

⁷ *Le Canadien*, 16 juillet 1855.

⁸ Guillaume Barthe (1855), *Le Canada reconquis par la France* (Paris : Ledoyen).

⁹ Paul Henry de Belvèze (1882), *Lettres choisies* (Bourges : Pigelet et Fils et Tardy), p. 150-152. Lettre du 29 août 1855, citée dans Wade (1963), p. 331.

¹⁰ Carrier et Vachon (1979), tome 2, p. 316.

¹¹ Wade (1963), p. 331.

LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N^o 6, p. 14-21.

La chanson *Une chaumière à Shawenegan* fait écho à cet exotisme auquel succombe de Belvèze :

Ô Ciel, que n'ai-je une chaumière
En face de Shawenegan !¹²

Ébloui, de Belvèze réalise qu'il a « fait à travers 800 lieues de fleuves, de lacs, de chemin de fer, un voyage princier, passant sous je-ne-sais combien d'arcs-de-triomphe, trouvant la nuit et le jour la population, les municipalités m'attendant à l'entrée des villes une adresse à la main », se voyant du coup « obligé de répondre à tout cela par de beaux et bons discours qu'il fallait plus tard paraphraser à merci dans des banquets, des toasts, etc. »

Du même souffle, il ajoute : « Quelle dépense exorbitante d'éloquence j'ai faite dans ces trois semaines ! Une vingtaine d'adresses à répondre, plus de cinquante *speeches* à prononcer, l'un d'eux sur le Champ-de-Mars, devant 10 000 personnes, monté sur une voiture, comme Mangin de burlesque mémoire, et le tout avec accompagnement de canons, feux d'artifices, etc. »¹³

La Capricieuse va repartir. Elle est venue « au nom et sous le drapeau de la vieille patrie, notre belle France », écrit-on dans *La Minerve* du 28 juin 1855. Exacerbée, l'affection des Canadiens français pour la France explose tout entière dans un poème qu'Octave Crémazie a l'honneur de présenter à Monsieur de Belvèze, *Chant du vieux soldat canadien* :

Pauvre soldat, au jour de ma jeunesse
Pour vous, Français, j'ai combattu longtemps
Je viens encore dans ma triste vieillesse
Attendre ici vos guerriers triomphants
Ah ! Bien longtemps vous attendrai-je encore
Sur ces remparts où je porte mes pas ?
De ce grand jour quand verrai-je l'aurore ?
Dis-moi, mon fils, ne paraissent-ils pas ?¹⁴

Octave Crémazie, alors âgé de 28 ans, dont l'ancêtre, semble-t-il, s'était implanté au Canada en 1759, au moment où se termine la guerre qui restera celle « de la Conquête », sait que « Le vieux soldat [...] a réellement existé ».

Plus tard, Ernest Gagnon en précisera l'identité :

Il était l'aïeul ou le bisaïeul de Madame A.-B. Sirois, fille de M. Joseph Bélanger, notaire, qui fut député de la Basse-Ville de Québec de 1820 à 1827. Le vieux patriote devenu presque aveugle se faisait conduire tous les jours par son fils sur cette partie des remparts de Québec appelée « la grande batterie », afin d'être témoin du retour

¹² Carrier et Vachon (1979), tome 2, p. 325.

¹³ Wade (1963), p. 331.

¹⁴ Carrier et Vachon (1979), tome 2, p. 331.

LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N° 6, p. 14-21.

des Français, car pour lui le traité de 1763 ne comptait pas et le drapeau fleurdéliné devait bientôt reprendre sa place au sommet du Cap-Diamant¹⁵.

Quand *La Capricieuse* remet le cap vers l'océan, montent encore ces accents déchirants :

Hôtes aimés qu'ici la Providence
Dans ses décrets, a conduits de sa main
Vous partirez, ah, bientôt de la France
Vous reprendrez, loin de nous le chemin
Lorsque, touchant cette terre chérie
Vous reverrez le ciel de la patrie
Pensez à nous ! Pensez à nous !¹⁶

Cependant, que *La Capricieuse* s'estompera lentement à l'horizon, que Monsieur de Belvèze glissera dans l'oubli, les Canadiens français se nourriront du souvenir de ces retrouvailles.

Cette illustration par la chanson d'un événement inscrit dans le temps et l'espace porte à quelques réflexions sur l'apport que la chanson peut constituer pour l'étude de l'histoire.

Une chanson peut être considérée comme un document, une trace de... Au même titre qu'un registre, qu'un meuble, qu'un édifice. Un document témoin d'un événement. Si l'événement, qui s'inscrit dans le temps court, renvoie au singulier, il constitue aussi la partie émergente d'une réalité plus considérable, plus complexe. L'événement sourd de quelque part, s'inscrit dans une conjoncture. Il devient souvent plus signifiant par ce qu'il traduit que par ce qu'il révèle, plus signifiant par ce qu'il fait comprendre. L'événement va du singulier à la pérennité, à ce qui dure et fonde à la fois.

L'événement crée l'émotion comme il est habité par elle. Il semble que l'événement soit linéaire et que l'émotion soit de l'ordre d'une fondation qui cherche la profondeur et qui, parce qu'elle vient de l'intérieur, explose. L'émotion naît de l'événement et le nourrit tout à la fois, elle constitue un champ magnétique qui emprisonne, contamine, habite tout à la fois les protagonistes d'une action, qu'elle quelle soit, les témoins d'un fait divers ou d'un exploit, les partisans et les prosélytes d'une cause.

Au cœur de la chanson, d'une chanson, couve une émotion qu'un médiateur assume sans mandat et exprime sans permission autre que celle d'une certaine opinion publique. Et parce qu'elle renvoie à la place publique, parce qu'elle traite d'un aspect ou de l'autre d'un certain bien commun, la chanson devient « politique ». Elle fait appel à des sensibilités diverses, ondoyantes, mouvantes, fragiles tout ensemble. Elle emprunte alors souvent la voix du « Nous ». Elle devient publique sans viser à devenir l'humanité. Elle exerce un pouvoir — persuader — et cherche à en exercer un autre — ordonner à une action. Tableau d'un événement, baromètre d'un état

¹⁵ Ernest Gagnon (1910), *Feuilles volantes et pages d'histoire* (Québec : Laflamme et Proulx), p. 54.

¹⁶ Carrier et Vachon (1979), tome 2, p. 323.

**LES CAHIERS DE L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DE LA RECHERCHE
EN MUSIQUE AU QUÉBEC, N° 6, p. 14-21.**

d'âme, cri de ralliement, la chanson politique constitue un miroir privilégié de la réalité d'hier que nous dénommons aujourd'hui « histoire ».

Dans un livre qui réunit bon nombre d'article d'André Laurendeau, Fernand Dumont écrit : « Dans un pays qui n'a pas été dit, et que nous aimons secrètement parce qu'il est pavoisé de silence, la moindre page des aînés ressemble à ces petites coupes en forêt que pratiquaient les ancêtres qui n'avaient que ce moyen de s'approprier le pays.¹⁷ »

À ces chansons nées de ces « retrouvailles » de la France et d'un Canada français d'un moment déterminé, on a voulu rompre un silence, s'approprier, à sa façon, une parcelle de ce pays.

¹⁷ André Laurendeau (1970), *Ces choses qui nous arrivent* (Montréal : HMH), p. XII.